



## Métamorphose

La bise a fait rage, effeuillant les roses,  
Dépouillant les prés de leur manteau vert,  
Et l'on sent mourir un peu toutes choses :  
L'automne s'achève, et voici l'hiver.

Nombreux, les oiseaux, chaque aube nouvelle,  
Désertent sans bruit cherchant d'autres lieux ;  
A peine, au départ, leur gosier rebelle  
Peut-il ébaucher le chant des adieux.

Le soleil n'a plus presque de lumière,  
Toujours plus étroit se fait l'horizon,  
Et des grands frimas la lourde barrière  
Se dresse en regard de chaque maison.

Allons, c'est le temps, mes frères les hommes,  
Domirons de haut tous les éléments ;  
Images de Dieu, montrons qui nous sommes :  
Faisons de l'hiver un autre printemps.

Astre merveilleux, soleil de notre âme,  
Donne à toute chose un aspect nouveau ;  
Au foyer divin réchauffe ta flamme,  
Et sur l'univers lève-toi plus beau,

Disparais, linceul, où dort la nature ;  
Etends ton gazon, aimable gaité ;  
Paraissez, ô fleurs de l'amitié pure !  
Jaillissez, ô fleurs de la charité !

Jardin parfumé, famille bénie,  
Offre à tous les cœurs tes plus doux appas :  
Bosquets verdoyants et pleins d'harmonie,  
Fêtes de l'hiver narguez les frimas.

Coulez, clairs ruisseaux où l'âme se mire,  
Conversations, babils amicaux ;  
Joyeux chocs des mots, cascades du rire,  
Jetez vos doux bruits à tous les échos.

Et vous, ô musique ! et vous, poésie !  
Oiseaux échappés du divin séjour,  
Chantez-nous un peu de la mélodie  
Qu'inventa là-haut l'éternel amour.

Eden retrouvé, lieu de la prière,  
Ouvre-toi plus large et plus enivrant ;  
Déborde de fleurs, d'encens, de lumière,  
Et laisse b. ndir l'orgue triomphant.

Echos du saint lieu, vibrez d'allégresse  
Aux puissants accords de l'orgue divin ;

Murs, voûtes, parvis, cédez à l'ivresse  
Que répand partout le sacré refrain.

Paroles de Dieu dites aux prophètes,  
Psaumes de David, cantiques du ciel,  
Venez doucement, au milieu des fêtes,  
A tout cœur meurtri verser votre miel.

Hiver, maintenant, rugis de colère,  
Et sur tous les tons proclame tes droits :  
L'homme en paradis a changé la terre,  
Et sans nul effort supprimé tes lois.

DERFLA.

## Observation

Dans son article, publié dans le dernier numéro de l'OISEAU-MOUCHE, *Firmin Paris* est d'accord avec moi pour désapprouver, au fond, la soi-disant réforme de l'orthographe, décrétée par le Conseil supérieur de l'Instruction publique, en France : "Je suis, dit-il, fixé immensément en deçà du radicalisme de MM. Gréard, Clairin & Cie." Néanmoins, très optimiste, il soutient que la langue ne souffrira aucunement de cette réforme. Là dessus je me permets de n'être pas de son avis. Si les réformateurs s'adressaient à la génération lettrée d'aujourd'hui, ce serait parfait. Mais c'est l'enfance, comme l'on sait, qui va bénéficier de la mesure ; c'est elle qui, aux examens, résoudra à son gré nombre de cas importants. Dans trente ans d'ici les écrivains ne sauront du français que ce qu'ils en auront appris dans les écoles. Les conséquences de la législation présente se feront pour lors sentir.

M. Paris ajoute qu'un grand nombre de mots seraient pourtant avantageusement modifiés, cela, en dehors de la syntaxe et de l'étymologie. Je n'irai pas contre. Seulement c'est l'affaire de l'Académie, c'est-à-dire du temps. Les langues se transforment insensiblement, sans décret, sans secousse. Et pour me servir d'un vers d'Horace :

Crescit occulto, velut arbor, ævo.

Pour ce qui regarde la française, quand l'œuvre de la nature est faite, l'Académie vient qui choisit, confirme et fixe pour les siècles.

Je ferai une dernière observation. Le *bas-français*, dit M. Paris, ne causera pas plus de dommage à la langue française que le *bas-latin* n'en fit à la langue latine. Il me semble que l'on confond ici. Ce qu'on appelait le *latin vulgaire* et qui fut de tout temps parlé par la plèbe romaine, aussi bien sous Auguste qu'à l'époque de la décadence et après les invasions, ne pouvait avoir aucune influence sur le *latin classique*, parce qu'il en était tout à fait distinct et indépendant. Je ne sache pas d'ailleurs qu'aucun consul ni aucun empereur ait jamais voulu réformer ce dernier par des lois ou des édits. Il n'en est pas de même dans le cas qui nous occupe. Ce qui est modifié ici, ce n'est pas le patois populaire, c'est le *français savant*, le *français classique* : c'est celui-ci même qui court risque de devenir du *bas-français*. Que restera-t-il ?

ABNER.

## UN CONCERT POUR LA "SAINTE-CECILE"

Nos musiciens sont littéralement épâtés de la force de leur professeur. Du reste, la réputation de M. l'abbé Bourget—qui n'est plus à faire—justifie bien leur enthousiasme et la décision qu'ils ont prise de célébrer, cette année, la fête de sainte-Cécile, leur patronne, par un grand concert au Séminaire.

Comme plusieurs citoyens ont suggéré eux-mêmes cette idée d'un concert, il n'y a pas de doute qu'il y ait foule. Le programme, déjà ébauché, renferme des choses mirabolantes ; on y trouve, dit-on, du Liszt, du Gounod, du Rossini, du Wagner, du Gotschalk ; puis, des chœurs, des chants comiques, des monologues, enfin du nouveau sur toute la ligne. Ce sera intéressant tout à fait.